

Je n'en retiens que cela

Un papillon lutte à terre.
Ses ailes battent encore dans la poussière de ciment.
Il est gris, poudré comme un acteur de théâtre et quand je me penche vers lui,
C'est à peine si je l'entends me murmurer des choses insensées.
Hier, quand il est né, au lever du jour,
Je froissais entre mes mains des feuilles de caféier.
Elles en étaient trempées, d'eau, de parfum, d'un reste de carmin,
D'une lointaine odeur de vin, d'un effluve de tomates d'arbre tombées à terre, de vanille...
A mon côté, un colibri est suspendu dans l'air,
Dans ma rétine desséchée, son image.
Le papillon ne bouge plus.
Dire ce que j'ai vu ce jour-là
Dans l'Ande colombienne.
Sous les coups d'un autre homme
Qui riait en lui brisant les côtes à coups de gourdin,
Un homme a vu son corps se déformer.
Son cœur, grossi de douleur, semblait un animal obscène,
Affamé de secousses haineuses, suffocantes, de paroles vaines.
Sa maison est petite, des murs de briques rouges,
Un badigeon blanc du côté de la ruelle.
Sur le toit, des tôles en fibro,
Une alcôve ouverte au vent, un plancher balayé de frais.
On voit encore les taches laissées par l'eau dispersée à la main.
Le soir tombe.
L'homme ouvre sa chemise, me dévoile son corps.
Là-haut, les rangées du café planté voici déjà cinq ans.
Je l'entends à peine.
Les griffettes d'un petit oiseau noir ont percé son muscle.
De son bec, cette pierre de jais picore le sein gauche,
L'abîme comme une alène épuisée le cuir bouilli du crépin,
Claque ses ailes sur la peau vierge.
Une corde de vif-argent rejoint ses flancs, ses côtes baignées de ce crobard d'affluent,
S'y assèche dans l'aine tremblante de fièvre.
L'homme est tout près.
Sa femme rit en me voyant,
M'envoie chercher un couple de vieillards dans la *finca* voisine,
M'invite à m'asseoir avec eux.
Lui, elle, les deux enfants, les deux vieux qui regardent mes mains.
Paysans sans bêtes désormais,
Ils me demandent en souriant quel est mon métier,
Heureux quand je leur dis que je conduis l'eau dans mon pays.
Que je suis prairier et la mène ici et là,
De la branche-mère à la parcelle impatiente.
Que j'en recouvre la terre quand le monde dort,
En change la couleur de l'herbe au fort de mon bonheur,
En ébroue de ses fétus la rigole assommée de chaleur,
L'étrille de ses dernières rancœurs.
Que je la donne au paysan
Mais aime être seul quand elle vient buter sur la martelière.
Qu'alors elle se croit libre et agit comme.
Que cela seul résonne dans le réveil du monde.
La vieille serre doucement mon bras, fait glisser lentement ses deux mains sur mon visage.
Ses paumes sont douces,
Elle me ferme les paupières.
Je ne lui apprends rien.
Elle me laisse croire le contraire.
Je n'en retiens que cela.

Stéphane Vial-Jaime, le 19/03/2015

Finca : petite exploitation agricole

Praier ou *prayer* : terme occitan (sans le y) et de vieux français désignant un garde-canal chargé de distribuer, par le biais de rigoles, l'eau destinée à l'irrigation des terres agricoles